

Si ça dure !

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 16

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204990>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tandu ci teimps, Bismark ètai dein on pàilo derrà tot solet et fà veni lo Français lo prèmi, lo gros pansu, vo sède prau. Adan sè site su onna chòla et lài dit dinse :

— Vo faut mè trère ion de mè pài de moustatse, clli z'inquie que bliantsèye on bocon, ma sein mè tarabusta, sein quie gâ !

Lo Français sè prepare dan po lo lài trère, ma à l'avi que l'allàve l'eimpougnî, vaicé mon Bismark que l'âovre on mor tot grand ein faseint vère dâi deint asse grante que dâi deint de ratî, et ein lo guegneint avoué dâi get asse gros que dâi falot de poustà que ma fâi lo Français tot épouàiri sè dèpatse de fotre lo comp, quemet se l'avai z'u lo fu dein sa tsemise.

Aprî cein, ie fà veni dedein l'Autrichien et lài fà lo mimo affère, que lài faillâi trère clli pà de moustatse. Ma quand Bismark sè met à âovri lo mor et à montrâ lo blian dâi get, l'Autrichien ne fà ne ion, ne dou et ie châte pè la fenitra quemet onna rata quand vâi on tsat.

Faillâi vère Bismark, sè tegnâi lè còlde de rire et sè peinsive : « Destau doù payi on n'ein a pas pouàre. »

L'ètai lo tor de Rondzon.

— I-to crâno ? que lài dît dinse Bismark.

— Quemet ti lè Suisse et lè Vaudois dau Dzorât, que repoud Rondzon.

— Eh bin ! on va cein vère, te va mè trère clli pài de moustatse.

— Bin se vo volâi ! vo trèri mîmameint onna deint se cein vo fâ plliési ; tsi nò l'è mè que ferrâvo lè caïon.

— Trè adî lo pài, on verra aprî.

Au moment que Rondzon eimpougnîve clli pài, vaicé que Bismark sè met à fère lè mîme manàire que lè doù premi coups : à montrâ dâi get quemet on tsin quand rondze on z'ou et qu'on lo lài vâo preindre et à âovri son mor avoué sè grante deint.

Mâ mon Rondzon que ne l'einteindâi pas dinse, sè met à lo guegnî assebin âo blian dâi get :

— Crè sâlopiou ! que lài fa, ah ! l'è dinse ! te vâo oncora mè môdre ! Tè dan !

Et pu hardi ! te lài fot onna ramenâie avoué lo poueing su lo mor que vo djuro que l'autro l'a vu lè z'èpèlue et l'a trebetsi de sa cholâ.

Quand l'è que l'a èta relèva ie dît dinse à Rondzon :

— Respet por tè, t'i on hommo intrépido qu'on diabblio et se sant ti dinse pè lo Dzorât, rondzâ ! fâ pas bon lau tsertsi nièze !

Et Rondzon l'è repartî po son ottô. Bismark lài avâi baillî po on cadeau : duve seille de cam-pouâta, onna novalla sorta de truffie, on cossalet

de melanna, on par de solâ qu'ètant vegnâi trop petit por li et on relodzo que fâsai quand fièzâi : « Vive Rondzon et lè Dzorât ! »

MARC A LOUIS.

Pauvre oncle ! — Ça va bien !

— Très bien.

— Et l'oncle ?

— Euh ! euh !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Sa santé m'inquiète.

— Allons donc ! Lui qui se portait comme un charme ?

— Précisément. Ça continue...

BOBOS

Rhume et grippe.

La grippe était, ces jours derniers, à toutes sauces. On rangeait sous son drapeau tous les petits et grands bobos qui affligent ordinairement les humains à chaque fin d'hiver.

Il ne faut pas dire « être grippé » pour « être enrhumé ».

La grippe n'est nullement comparable au rhume ; c'est une maladie épidémique, contagieuse, qui infecte facilement tout l'organisme, et il n'est pas besoin, après les récentes et cruelles épidémies, de dire qu'elle est très grave. Il importe que les gens grippés ne se croient pas simplement enrhumés et prennent les plus sérieuses précautions.

« C'est dans le sang ».

Les portières disent : « se faire du mauvais sang ».

Elles émettent, sans le savoir, une théorie médicale exacte. Le chagrin, les tourments, les préoccupations, les peines de cœur, agissent sur le système nerveux, qui agit sur la nutrition générale, et alors les échanges organiques sont entravés, les cellules fabriquent des substances anormales, de véritables poisons qui se répandent dans le sang, vont influencer péniblement les organes digestifs, les centres nerveux, la peau et causent des maux d'estomac, des douleurs de tête, des éruptions plus ou moins tenaces.

Le « sang tourné » est aussi une expression triviale, mais exacte ; l'invasion des microbes dans le sang produit des phénomènes analogues à ceux de la fermentation, et le peuple assimile avec juste raison le sang au lait, au bouillon, au vin.

n'ayant rien à dire. Ce qui m'intéressait leur eût semblé inintelligible ; je trouvais naïs, stupide ce qui faisait leur vie même. Parfois des jeunes filles m'appelaient, me regardant droit dans les yeux, voulaient m'apprendre à danser, m'invitaient à la promenade ; je ne savais que leur répondre, j'osais à peine les regarder. Faut-il le dire ? Me montrer ainsi en public me faisait presque l'effet d'une indécence ; la seule vie honnête et normale me semblait être la vie de l'âme, et le seul commerce légitime avec mes semblables la rencontre de deux esprits, de deux pensées. Cependant mon cœur bouillonnait à cet appel des villageoises. Je compris alors pourquoi j'ouvrais les bras, dans la solitude, et ce que signifiaient mes rêves étranges. Je sentais un brûlement intérieur, c'était presque de la colère et de l'envie. Ah ! mon Dieu, dois-je vivre et mourir ainsi tout seul ? Heureux Robinson, qui n'avait que l'Océan à traverser pour retrouver ses semblables ! Non, je n'étais pas Robinson, j'étais le Lépreux...

C'est au moment où le désespoir m'affolait que je rencontrai celle à qui je pense toujours sans jamais la nommer. Elle m'observait depuis des mois, discrètement, sans m'adresser une seule fois la parole, car un séjour à Genève et une éducation plus soignée lui avaient fait perdre la hardiesse de langue et de manières des campagnardes. Je l'avais bien remarquée de mon côté, mais d'un œil sombre et presque haineux, en me disant que la plus

La maladie qui « est dans le sang » est encore une expression juste : le sang transporte les éléments de la maladie. Il les transporte si bien qu'en passant de la mère au fœtus, il peut, dans certaines conditions, lui donner la maladie maternelle, et l'on a décrit des cas très authentiques de fièvre typhoïde, de variole, de fluxion de poitrine, de tuberculose du fœtus ; les microbes qui infectaient la mère ont été véhiculés par son sang jusque dans le corps de l'enfant contenu dans son sein. Aussi peut-on comprendre cette manière populaire d'expliquer l'hérédité d'une maladie dans une famille : « c'est dans le sang ».

Méry en deuil. — La maman, à la petite Méry.

— Voyons, Méry, travaille donc un peu ; tu ne penses qu'à jouer. Je suis sûre que le jour où je mourrai, tu t'amuseras encore.

— Oui, m'man, mais en pleurant.

Si ça dure ! — Retour de voyage de noces :

— Et ton mari, demande M^{me} B... à son amie, a-t-il été gentil ?

— Presque trop ! répond la jeune femme ; on finissait par croire que nous n'étions pas mariés !

LA POSTE MORALISATRICE

QUELLE belle invention que la poste ! Et elle n'a pas encore donné toute sa mesure. Il n'est pas de jour où on ne lui découvre quelque nouveau mérite, où l'humanité ne contracte envers elle quelque nouvelle dette de reconnaissance.

Il existe, paraît-il, — où ? nous l'ignorons, — un buraliste postal des plus vertueux, qui lit toutes les lettres suspectes. Si elles lui paraissent de nature à jeter le trouble dans une existence, il les déchire.

Une jolie demoiselle reçoit-elle une déclaration incendiaire d'un godelureau, immédiatement la lettre est jetée dans la cheminée, non pour activer le feu, mais pour ne point jeter le désordre dans l'âme de la belle.

Les mandats-poste eux-mêmes sont l'objet des attentions de ce Socrate postal. Si un mari adresse une faible somme à une cocodette, notre receveur glisse le mandat sous une autre enveloppe et fait une bonne œuvre.

— Et le secret postal ! dites-vous ?

Mais, brave ami, qu'est-ce que le secret postal en regard de la vertu !

distinguée devait être aussi la plus dédaigneuse. Toute cette haine fondit comme un flocon de neige au premier mot que nous échangeâmes, dans une fête de la Jeunesse où je me trouvais son voisin. Elle ne se moquait pas de moi, elle me comprenait ! Elle aussi aimait les fleurs et les livres et ne redoutait point la solitude ! J'osai lui dire mes tourments, elle me plaignait du regard plutôt qu'en paroles, car elle me plaisait gracieusement sur ces maux imaginaires que je secouais quand je voudrais. Cette gentille ironie me fit plus de bien que les condoléances les plus bruyantes, et dissipa du coup le charme bizarre qui faisait de moi un être des antipodes, aux yeux de mes voisins et de mes parents.

Quand on s'aperçut que j'en tenais pour l'héritière la plus en vue du village, on commença par en rire... jaune, car je dérangeais certains calculs. Il y eut des cancanes. Mon amie, je l'avoue, fut la plus brave des deux ; elle coupa court aux médisances en me regardant un jour droit dans les yeux, avec la belle loyauté des âmes franches qui dédaignent les petits détours ; et moi qui, avec mon intrépidité ordinaire, n'osais me déclarer et battais la campagne, je compris que le moment était venu... Nous nous flancâmes. Chose singulière : ce mariage, qui était l'espérance aux jeunes gens et à leur tendres mères, devait me poser à leurs yeux ; ils me découvrirent enfin, j'existais, je comptais pour quelqu'un. D'ailleurs tout me redou-

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

3

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

LES TROIS ÉTAPES ou la vie de Lucas Meuront.

PAR SAMUEL CORNUT

II (suite)

Les vieux, plus tranquilles, ne bougent pas de la grosse pierre ou de la marche d'escalier où ils sont assis ; mais les jeunes sont toujours en l'air ; c'est dans tout le village un va-et-vient continuel. Les jeunes filles s'en vont bras dessus, bras dessous, criant et riant comme des folles ; de gros malins les agacent au passage, mais ils trouvent à qui parler. Les enfants dansent en rond. Que voulais-je de plus ? Avec un peu d'esprit ou d'audace, je me faisais vite ma place dans un de ces groupes, on m'aurait offert un coin d'escalier, un bout de poutre comme siège. Mais je ne m'avanciais pas, ou quand j'étais là je me taisais,